

## Les réponses de Zola

Discours prononcé à Médan le 4 octobre 1981

**Max Gallo**

ZOLA, ces deux syllabes, il me semble que tout romancier ne peut les prononcer qu'avec une fascination un peu méditative, comme on rêve, dans une sorte d'étonnement où se mêlent à la fois le respect et l'incrédulité.

Ces ramifications de l'arbre généalogique des Rougon, ces 1200 personnages, ces mots greffés les uns aux autres, proliférant jusqu'à former ces trente et un volumes écrits en vingt-deux ans, comme celui qui sait ce que, même maladroit, coûte une page pour peu qu'on veuille y faire couler la sève, celui-là ne peut que s'approcher de Zola, prononcer son nom comme on répète celui de quelqu'un qu'on comprend et dont pourtant, précisément à cause de cela, on saisit la grandeur, j'allais dire le sacrifice et cette folie raisonnable sans laquelle on ne se voue pas à ce travail de forçat qui vous empoigne, à ce somnambulisme chaque matin retrouvé – pour parler comme Sandoz – et qui fait qu'alors que d'autres, nous, vous, laissons la vie quotidienne conduire notre destin, Zola, lui, se rassemble, se donne et donne la vie à 1200 personnages.

Voilà ce que je ressens d'abord comme romancier.

Mais ces deux syllabes, ce nom devenu familier, il n'est pas un homme qui se réclame de la gauche, à quelque titre que ce soit, pas un homme qui n'ait partagé l'espoir d'une « révolution sociale », la sociale comme on disait au XIXe siècle, qui ne se sente interpellé par lui. Zola, alors, devient l'une des armes de la lutte sociale, ce nom claque comme un drapeau, Zola inséparable de Dreyfus, bien sûr, mais aussi de ces foules d'ouvriers qu'on imagine scandant ce nom comme un mot d'ordre. Et après tout, on dit qu'à son enterrement, il y a seulement soixante et dix-neuf ans, le peuple – un autre mot qu'on avait cru oublié jusqu'à ces derniers mois – avançait en portant des fleurs rouges et en criant : « Germinal ! ».

Et je ne peux bien sûr, député socialiste, que retenir aussi cette image-là, cette rumeur-là.

Et ces deux émotions complémentaires, indissociables, rendent encore plus difficile pour moi une intervention à propos de Zola. Ce n'est pas, là, préliminaire rhétorique. Je n'ai pour parler de Zola, malgré mes deux appartenances au métier d'écrire et à la gauche, aucune compétence qui justifie que j'ajoute quelques pages à toutes celles que les critiques érudits, maintenant une foule savante, ont rassemblées autour de Zola.

Or je ne suis de Zola qu'un lecteur naïf.

Et si j'ai cru pour échapper à mon ignorance pouvoir évoquer le rôle politique de Zola, la relecture du discours que François Mitterrand prononça ici, en 1976, m'a convaincu que cette voie n'était pas une issue. Tout a déjà été clairement dit. Heureusement, en reprenant les œuvres de Zola, en feuilletant à nouveau ses biographies, j'ai retrouvé un épisode bien connu que j'avais pourtant oublié. En 1890, au lendemain de la vague boulangiste et de la fondation de la IIe Internationale, dans cette année où les ouvriers manifestent pour la première fois le 1<sup>er</sup> mai, un groupe de jeunes gens est venu proposer à Zola d'être candidat à la députation dans le cinquième arrondissement de Paris. Voici ce qu'à répondu Zola :

« Je suis extrêmement flatté et touché de votre offre. Mais je suis trop écrasé de besogne, mes travaux littéraires m'empêchent de l'accepter.

Le mandat de député est l'un des plus lourds que je connaisse, lorsqu'on ne veut pas être un député fainéant, et comme je suis un homme de conscience et de travail, je préfère avant tout achever mon œuvre. »

Ce texte bien sûr m'a intéressé ne me laissant hélas le choix qu'entre l'achèvement d'une œuvre ou la fainéantise. Mais au-delà de l'anecdote, du sentiment que j'ai maintenant que Zola avait vu juste et qu'après tout j'aurais dû relire ces phrases il y a quelques mois, ce texte m'a rappelé combien un grand écrivain est pour celui qui écrit, et quel que soit son talent, un miroir dans lequel il se regarde. Là il guette la ressemblance, il marque sa différence, il cherche à deviner un cheminement. Et cela, je peux le dire ici, d'abord c'est ma manière de remercier Zola. Car je crois qu'il fait partie de ces écrivains *incitateurs*, non point de ceux qui, il en est, écrasent ou paralysent, mais, au contraire, des généreux qui exaltent et invitent à l'œuvre.

Je suis persuadé d'ailleurs qu'il s'agit là d'un sentiment partagé par beaucoup d'autres écrivains, je suis même sûr qu'il y a, dans les millions de lecteurs de Zola, comme une preuve de ce que j'avance, car je crois trop que lecture et écriture sont liées – que lire c'est écrire et écrire c'est se lire – pour ne pas penser que cette incitation de Zola à le lire est incitation à s'écrire.

Et bien sûr, sur ce point je peux témoigner. Lecteur fiévreux de Zola, je l'ai été dans l'adolescence, enveloppé par cette prose généreuse comme un fleuve, entraînant et brûlante aussi. Une prose qui contamine, qui implique. On ne peut pas tourner les pages de Zola sans avoir les mains moites de sa sueur, sans être conduit à vouloir partager ce travail.

Et ce terme me paraît essentiel. L'Œuvre, l'écriture, sont un travail à tous les sens du mot. Zola l'a répété cent fois, mais on le sent à le lire. Et quand je dis cela, j'écarte l'idée que naisse de ce travail une phrase alourdie de gravats. Une écriture laborieuse. Au contraire. Le travail chez Zola, c'est dans l'élan qu'il s'affirme. Et qu'il entraîne. On prend un roman de Zola et vient – est venu – le désir d'écrire.

Peut-être y faut-il, bien sûr, certaines conditions. Point de culture ou d'écriture « héréditaire », chez Zola, mais une conquête des mots, de la pensée. La préoccupation de gagner, non pas d'abord pour vaincre, mais pour gagner son pain, comme il le dit.

Et cela, ce rapport transparent entre le besoin d'écrire, le travail qu'il suppose et sa signification sociale qu'on veut lui donner, sont peut-être ce qu'il y a de plus *incitateur* chez Zola. Par un certain type de vocation en tout cas.

Zola s'installe en effet, immédiatement, dans la clarté et dans la vérité. Ici point de mines et de discours gourmés sur l'inspiration, le génie, le talent. On verra après. On saura après. Ils jugeront après, ceux qui suivront. Mais d'abord la nécessité de faire, de travailler, d'aller au mot comme on va à la mine. Et on descend dans la mine pour se documenter.

Bien sûr il faudrait être naïf pour imaginer que cela signifie un rapport simple à l'écriture ou une écriture simple, ou encore que ne se cache pas dans cet effort renouvelé, dans ce travail de galérien un intense et profond plaisir, une rumination qui vient sans doute des premières déglutitions de l'enfance, un désir qui se complaît – faute de mieux d'abord – dans la jouissance solitaire qui palpe les mots avec les doigts et les lèvres. Mais reste l'exemplarité d'une définition de l'écrivain que je qualifierai, faute de mieux, de démocratique, une simplicité enracinée qui fait dire à Zola, et il n'y a là, je le sens, aucune affectation : « Après tout qui suis-je ? Je ne suis qu'un ouvrier laborieux qui a fait sa journée. »

Dans cette démystification de l'acte d'écrire, je vois peut-être la rupture la plus nette avec le romantisme, avec une attitude aristocratique qui exalte le génie pour mieux dissimuler les cuisines, qui vante le dilettantisme parce qu'elle a derrière elle les héritages. Cette modestie est incitatrice au premier chef. Elle dit : prends la plume et va. « Bats monnaie

autant que possible » ajoute Zola. Ecris, écris, écris. Et elle est exaltante parce que bien sûr – et il y a sans doute là l’irruption d’un autre mythe qui fait de Zola l’un de nos plus proches contemporains – la volonté, l’individu dans son effort tendu vers la réussite sont mis en avant. On connaît les jugements impitoyables de Zola, ses haines proclamées à 26 ans, sa violence à dire : « Je hais les gens nuls et impuissants, ils me gênent. Je préfère comme Stendhal un scélérat à un crétin ». Mais comment nier que cette proclamation orgueilleuse, combative, de l’individu dressé dans un combat solitaire, trouvant en lui ses armes, n’exploitant que lui-même, lui-même cavalier et monture et se donnant, chaque jour, des coups d’épée, ne soit aussi rupture positive avec la morgue un peu fade des écrivains et des artistes bien nés. Et de ce fait aussi une incitation à être, à écrire, à faire, à combattre ?

« Mon art à moi, a écrit Zola, est une négation de la société, une affirmation de l’individu en dehors de toutes les règles et de toutes les nécessités sociales »...

Quand on prend la plume pour la première fois, quand, par situation biologique d’adolescence on ne peut que se sentir seul, face à l’ordre, Zola le travailleur, Zola le guerrier, Zola cabré, ne peuvent que vous pousser en avant, incitateur oui.

Incitateur aussi, parce que donnant à chaque page, à chaque moment de sa vie cette leçon exemplaire de la volonté. Pas un jour sans une ligne. A l’âge où parfois l’on s’attarde à regarder ce que l’on a produit avec une complaisance narcissique, il commande la marche. « Je crois que la production quelle qu’elle soit, dit-il, est préférable au repos ». Alors, se regardant dans ce miroir, on avance. On fait. Et les autres diront si cela valait la peine.

Je sens bien ce que cette « morale » - car c’est à l’évidence une morale et d’abord parce qu’il ne saurait y avoir d’œuvre sans une morale – peut avoir semble-t-il de déplacé et même dira-t-on de pathologique. Combien le système de valeurs qu’elle semble promouvoir peut être discuté. Zola dit calmement : « Je veux réussir ». Zola répète avec ce qui peut sembler du cynisme : « En ce moment j’ai surtout besoin de deux choses : de publicité et d’argent ! Et il ajoute, alors qu’il écrit – sachant ce qu’il écrit – les *Mystères de Marseille* : « Je compte sur un grand retentissement dans tout le midi. Il n’est pas mauvais d’avoir une contrée à soi. » Et aujourd’hui où l’on parle tant des coulisses du monde intellectuel et de l’univers de l’édition, il dit à Valabrègue :

« Si vous saviez mon pauvre ami, combien peu le talent est dans la réussite, vous laisseriez là plume et papier et vous vous mettriez à étudier la vie littéraire, les mille petites canailleries qui ouvrent les portes, l’art d’user le crédit des autres, la cruauté nécessaire pour passer sur le ventre des confrères... »

Mais il ajoute : « Il faut donc que nous fassions notre succès... Je reste courbé sur mon bureau du matin au soir... Le bruit s’en va, le talent reste ».

Il ne s’agit pas de cynisme mais de réalisme. Et, pour un jeune auteur, quoi de plus salubre que ce mariage entre la lucidité et d’autre part le travail ?

Zola, de ce point de vue-là, est l’homme, disons-le, du compromis stratégique. Il n’est pas seulement cet écrivain dont la force éclate à chaque ligne, mais aussi cet habile décrypteur de la vie sociale qui sait comment se fait la « fortune des Rougon », la chute de Muffat, ou l’ascension de Nana, et qui conduit sa propre carrière, comme un chef de guerre. Ou le chef de publicité qu’il fut. Mais dans le monde des lettres n’est-ce pas la même chose ?

Certes Zola n’est pas un Lucien de Rubempré. Et ceux qui le lisent ne risquent pas de se laisser griser par une Madame de Bargeton. Mais s’il ne désire pas être Daniel Darthez, il n’est pas non plus Rastignac.

Il est peut-être, tout simplement, le premier des auteurs modernes, tentant de passer un compromis entre la nécessité de dire, et dire seulement ce qu’il veut, de s’affirmer par cela, - de réussir autrement dit – et en même temps – autre terme – compromis avec les labyrinthes

de la vie sociale. Il a choisi le métier d'écrire, c'est-à-dire, dans ce monde où règne l'argent, de vendre ses livres. Et il est incitateur à écrire, aussi parce que cet homme qui vend des livres ne se vend pas.

Optimiste par ce simple fait est sa vie. Incitatrice aussi, encore. C'est Lukacs qui écrit pourtant :

« Le destin de Zola représente l'une des tragédies littéraires du XIXe siècle. Zola fait partie de ces personnalités éminentes que leurs talents et leurs qualités humaines destinaient à de grandes choses, mais que le capitalisme a empêché d'accomplir leur destinée et de s'accomplir eux-mêmes dans un art véritablement réaliste ».

Décidément, les marxistes intégristes, et dans ce jugement Lukacs me semble appartenir à cette catégorie, ne comprennent pas parfois qu'il y a des « compromis existentiels » sans compromission réelle. Et que par la manière même dont il se place, dans le monde littéraire de la deuxième moitié du XIXe siècle, par la lucidité proclamée qu'il manifeste, Zola fait la rupture et dénonce toutes les hypocrisies dont s'entourent les gens de lettres. La vérité est révolutionnaire, a-t-on dit. Dans sa maison bourgeoise, avec ses candidatures à l'Académie française et même ses jugements sévères sur les communards, et même ses portraits sans complaisance des socialistes ici et là, Zola est révolutionnaire parce qu'il vit dans la vérité, avant même de prendre parti pour Dreyfus. Démasquer les rouages sociaux, mettre à nu l'assommoir, la curée, la misère et la révolte de *Germinal*, sont actes révolutionnaires.

En cela aussi Zola est un incitateur.

L'ampleur même de ses projets, leur réussite, c'est-à-dire, ne séparons pas les deux faces de ce mot, leur accomplissement et leur succès, c'est comme un souffle généreux et vigoureux qui pousse à l'écriture. Quand on marche au bord de l'Océan dans l'air vif, on se sent, l'expression est commode, des ailes. Zola donne des ailes.

N'est-ce pas cela qui manque aujourd'hui ? Et il me semble que Zola, l'incitateur, est aussi celui chez qui on peut trouver un certain nombre de réponses aux questions que pose en ce moment la situation de la littérature et de l'écrivain en France.

Bien sûr, on pourra avec une hauteur un peu dédaigneuse écarter cette hypothèse d'un Zola ouvert, soixante et dix-neuf ans après sa mort, sur les problèmes de notre temps. Il suffira de dire, par exemple, que le roman est un genre qui a épuisé toutes ses possibilités, que sa forme même est caduque ou que, lié à l'ascension de la bourgeoisie, - pour reprendre une terminologie classique – il la suit dans sa décadence.

Allons donc ! D'autres que leur talent hisse d'emblée au niveau des plus grands – je pense à Milan Kundera – ont dit combien le genre romanesque était vigoureux, riche de possibilités, ne lassant que ceux qui refusent ce qu'il contient par essence : la liberté, la contradiction, la complexité et l'ambition de saisir l'homme dans un faisceau de relations à son passé, aux autres, aux institutions, à l'histoire, sans qu'on puisse une fois pour toutes privilégier l'une de ces relations parce que, à chaque moment l'importance des facteurs change.

Et c'est cela la vie. Et c'est cela le roman.

Le genre antitotalitaire par excellence. Le genre qui refuse, s'il veut se placer dans la grande tradition, la réduction, la propagande. Le genre qui échappe à celui qui le met en œuvre.

Et d'ailleurs n'avons-nous pas le succès des romans de Zola, en millions d'exemplaires, pour nous démontrer, précisément, la vitalité du genre ?

Seulement, où sont les Zola d'aujourd'hui ? Ce n'est pas le genre qui meurt mais les ambitions qui se tarissent, ce n'est pas l'arbre qui fait défaut, mais les espèces que l'on choisit de faire pousser.

Or Zola a montré quel sillon on pouvait creuser. Non qu'il n'y en ait pas d'autres. Le champ est vaste et il suffit de pousser son soc. Mais celui qu'avait tenu Zola, qui le reprend ? Qui l'enfoncé ?

Où donc l'ambition de saisir dans sa totalité une société, la société française ? Où donc le désir de construire une œuvre aux dimensions d'un monde ? Est-ce parce que la vie s'est clairsemée, que le temps s'est brisé en saccades, que l'on a perdu cette volonté, cette endurance, ce système de valeurs qui organisait, par le travail, la vie ?

Est-ce que l'individu – et l'exaltation du moi que cela suppose – a été étouffé dans ces grandes organisations collectives, qui avaient pour but louable de libérer une classe, mais fondaient chaque visage, chaque combattant pour construire la statue du demi-dieu vengeur, symbole politique et religieux d'une lutte dévoyée ?

Or, le roman, c'est l'individu : l'auteur d'abord, celui qui dit, avec Zola : « Si vous me demandez ce que je viens faire en ce monde, moi artiste, je vous répondrai : Je viens vivre tout haut » ; mais aussi les personnages, ces possibles du Moi, qui deviennent des individus autonomes où passent la passion du créateur. C'est de Nana que le narrateur dit : « Elle avait vengé son monde, les gueux et les abandonnés ».

Après tout Zola aussi par sa réussite s'est vengé.

Mais il a donné à son moi les dimensions du monde social. Où sont ces amplifications, cette démesure positive où les passions, les pulsions, les poussées sombres d'un auteur, colorent une classe, une société, comme un révélateur ?

Ce qui l'emporte ici, n'est-ce pas au contraire la réduction ou la réfraction narcissique du monde ?

Parce que précisément la réponse de Zola est oubliée. Dans ces livres il y avait le peuple. Où est-il, sinon parfois réduit à une tribu que certains auteurs font visiter comme on fait visiter une réserve d'Indiens, si ce n'est le musée Grévin ? Où est-il, ce peuple, dans ses contradictions, ses espoirs et ses révoltes, mais aussi ses compromissions et ses lâchetés ?

« Vous me traitez d'écrivain démocratique et quelque peu socialiste, répondait Zola à ses détracteurs, et vous vous étonnez de ce que je peins une certaine classe ouvrière sous des couleurs vraies et attristantes... D'abord je n'accepte pas l'étiquette que vous me collez dans le dos. J'entends être un romancier tout court, sans épithète. »

Où sont ces grandes œuvres ? Aujourd'hui, la critique frileuse, la même qui condamnait Zola, traite avec superbe les écrivains qui écrivent, qui osent publier, « battre monnaie » comme disait Zola. Et si cette rétention qu'on nous propose n'était pas l'une des causes du pourrissement des grands projets ? Si implicitement une certaine veine romanesque – celle de Zola – n'était pas condamnée aux bénéfices d'autres filons – certains exemplaires – mais d'autres qui ne sont qu'apparence, mise en page de l'impuissance à construire, à entraîner ? Comme si Zola, au lieu d'écrire les *Rougon-Macquart*, s'était contenté de publier, en les mêlant pour accentuer le désordre, ses notes, ses documents, ses matériaux, sans les organiser.

L'œuvre de Zola est une réponse de Zola aux questions que posent aujourd'hui certains livres.

Non qu'il faille, bien sûr, prôner l'exclusion, privilégier telle ou telle forme. Mallarmé est contemporain de Zola. Mais c'est lui qui écrit de *L'Assommoir* le 3 février 1877 : « Voilà une bien grande œuvre ; et digne d'une époque où la vérité devient la forme populaire de la beauté ». On répondra : il faudrait, pour rompre le silence, le mur des préventions, des

préjugés, un auteur de génie, le Zola d'aujourd'hui. Sans doute. Et je sais bien qu'il est impossible de fonder une œuvre sur des intentions. C'est l'énergie du talent qui compte d'abord. Mais enfin si l'on se refuse à prendre à bras-le-corps la société telle qu'elle est, si l'on se refuse à produire, à organiser, si l'on expulse de ses œuvres ce ressort de notre société, l'argent – comme il l'était au temps de Zola - , si l'on ne montre pas la curée, si l'on ne décide pas aujourd'hui, en 1981, de se donner pour thème, par exemple, notre société française telle qu'elle fut durant ces vingt-trois années, une période plus longue donc qu'un second Empire et où tant de Rougon firent fortune, où de si nombreuses violences furent commises et alors que des crimes de sang demeurent toujours inexpliqués, bref si l'on refuse les réponses de Zola, les lecteurs continueront, et ils auront raison de préférer lire *L'Assommoir* ou *Germinal* plutôt que nos romans.